

Préface

L'un des témoignages recueillis par Dominique Nauroy au cours de son enquête pourrait servir d'épigraphe à l'ouvrage qui en a résulté et qu'on va lire : si le livre papier avait été inventé après le livre électronique, lui a-t-on confié, il eût été accueilli comme un progrès technologique considérable. Preuve que notre imaginaire technique marche autant à l'amnésie qu'à la créativité, et que les objets multipliés autour de nous par l'industrie de la communication, s'ils répondent aux ambitions et aux désirs de leurs concepteurs, ne sont pas nécessairement en phase avec les attentes du public auquel ils se destinent – et auquel, en les leur destinant, on prête des besoins et des insatisfactions qui habitent d'abord, sinon seulement, l'esprit des ingénieurs et des entrepreneurs.

L'histoire est écrite, d'ordinaire, du point de vue des vainqueurs. C'est là sa limite (scientifique) ; c'est là aussi sa servitude (idéologique). L'histoire des objets techniques n'y déroge pas, qui fait plus large place aux succès, aux avancées, aux innovations conquérantes qu'aux échecs, régressions ou nouveautés aussitôt déclassées par le rythme accéléré de l'innovation en régime capitaliste.

L'histoire tout court en a, depuis longtemps, tiré leçon ; son regard s'est déplacé vers les marges, vers l'inconscient qui habite les mentalités, du côté des populations et des classes qui n'appartiennent pas au petit cercle de ceux qui « font » l'histoire. L'histoire des technologies n'a guère encore effectué, quant à elle, son propre *aggiornamento*. C'est que, dans le domaine singulier de la communication, les objets techniques sont comme pris dans

une boucle d'auto-affirmation, largement alimentée par des prophéties de tout genre. La communication est une technologie de la propagande; les objets qu'elle produit ne sont pas de simples artefacts répondant à des besoins et s'adressant à des usages potentiels : ce sont des objets discours, dont le succès est inséparable des effets performatifs qu'ils induisent. Les objets de communication communiquent d'abord au sujet de leur propre utilité. Objets tautologiques, en somme, et articulés à la propagande peu silencieuse avec laquelle se confond la grande annonce technologique faite à nos civilisations – d'une société de circulation immédiate des discours et des connaissances, d'assomption sans reste d'une abondance équitable, de mise à disposition sans délai des savoirs, des valeurs culturelles et des textes.

C'est tout le mérite et l'intérêt de l'essai signé par Dominique Nauroy de contribuer, au-delà de l'objet technique précis qu'il étudie, à une refonte nécessaire de notre regard sur l'histoire des technologies. Façon, aussi, de rappeler cette loi fondamentale voulant que, dans le domaine de la recherche, l'échec, les hypothèses caduques, les fausses pistes sont d'un apport aussi précieux que les réussites et les hypothèses avérées. Un chercheur qui se trompe prouve au moins qu'il se trompait. Une porte est fermée, réduisant d'autant la marge d'erreur ou d'errance de la communauté de ses pairs.

Cette refonte, Dominique Nauroy y contribue méthodiquement et comme par la bande, mais sur un objet à fort indice culturel. Le livre n'est pas un objet comme les autres, ni un support neutre de l'écrit. Chevillé à la culture qu'il fait exister autant qu'il la véhicule, il n'est pas moins inséparable, dans nos sociétés, d'un ensemble de représentations, de valeurs et d'usages qui contribuent à expliquer à la fois l'émergence de projets comme celui de Cytale et leur échec. Ce n'est pas, toutefois, à ce niveau général que Dominique Nauroy a mené son enquête et situé son propos, mais du côté des formes, des acteurs, des processus et des enjeux à la fois techniques et commerciaux engagés dans le projet. Nous mettant à l'écoute des protagonistes de l'aventure, il nous fait témoins d'un processus plus que d'un résultat, fait parts égales aux démarches rationnelles et aux envolées utopiques, avant de dresser au final le tableau des causes possibles d'un échec dont la leçon

est à la hauteur des promesses qui n'ont pas été remplies. Par là, c'est encore une autre leçon qui nous est donnée : leçon de socio-économie du livre et de l'édition ; leçon aussi de sociologie en acte, inspirée de la sociologie de la traduction qui porte à démêler et à objectiver les interactions, translations, dérapages à l'œuvre en tout projet collectif et, par excellence, dans un projet situé, comme celui de l'e-book, à l'intersection et au point de friction de plusieurs champs dont les enjeux peuvent entrer en discordance : champ de l'innovation technique, champ de l'édition et des institutions de la lecture, champ économique, champ culturel, champ des usages sociaux.

S'il se ferme sur une sorte de procès, qui s'abstient fort heureusement de tout verdict définitif, l'ouvrage s'ouvre sur ce que j'appellerais volontiers une petite scène allégorique : celle qui voit Marc Vasseur, grand voyageur d'affaires et grand lecteur, imaginer un livre qui lui permettrait d'emporter dans son *cabin case* toute une bibliothèque, et s'imaginer qu'un tel livre répondrait à une large attente. Le livre nomade est d'abord, ainsi, un rêve d'entrepreneur nomade. Son rêve et son illusion : le nomadisme annoncé de nos sociétés fait bon marché, non de l'immobilisme des esprits, mais des immobilités sociales qui sont le lot du plus grand nombre. Le besoin éprouvé par l'administrateur nomade ne trouvant pas son répondant dans les usages du lecteur moyen : il y a là quelque chose comme la morale de toute cette histoire.

Pascal Durand